

coulait en abondance de son crâne entr'ouvert ; l'épaisseur de sa chevelure avait seule empêché le coup de bâton d'être mortel.

Le fermier prit l'enfant dans ses bras et le porta dans la cuisine, et il ralluma le feu.

La Madeline, hébétée et pleurant toujours, le suivait.

La chaleur du feu ranima le petit Nicolas. Jean Féru lui prodigua ses soins, comme s'il eût été son propre enfant. Quand il rouvrit les yeux, il se vit couché dans le propre lit du fermier, sa tête entourée d'un mouchoir.

.....
Jean Féru était un brave homme.

Le même sentiment qui avait fait taire le gendarme lui imposa silence. Il ne porta pas plainte contre Martinet.

Mais, le lendemain matin, quand ses fils revinrent, car ils avaient passé la nuit à boire et à jouer chez la voisine, il dit à la Madeline :

— Tu est bien têtue, faut te rendre cette justice, mais je le suis encore plus que toi, et je vais te donner à choisir : ou tu épouseras ton cousin qui est dans le Val, avant trois semaines, ou Martinet ira au bagne.

La Madeline était comme ses frères ; elle n'avait pas l'entendement bien développé ; cependant, au mot de bagne, elle frissonna. Mais elle répliqua néanmoins :

— Ah ! bon ! ce serait drôle tout de même qu'on allât aux galères, parce qu'on aime une fille.

— Eh bien ! dit le fermier, gageons que je vais trouver le brigadier de gendarmerie.

— Après ? fit l'entêtée jeune fille.

— Que je lui dise que Martinet a pénétré chez moi de nuit par escalade et effraction, et qu'il a essayé de t'enlever. Le brigadier, continua Jean Féru, commencera par arrêter Martinet et le conduira à la prison de Romorantin. Il passera ensuite aux assises...

— Il n'y a pas de preuves, père, dit encore la Madeline.

— On trouvera des témoins. Est-ce qu'il n'y avait pas Nicolas.

— Ah ! le bandit ! fit la Madeline. Il nous le payera cher...

Mais, tout en murmurant, elle finit par se rendre.

Le lendemain, Jean Féru fit publier le premier bano de sa fille. Dans la soirée, il attela son cheval à sa carriole et emmena la Madeline dans le Val.

Pendant ce temps-là, Martinet, qui sentait bien qu'il s'était attiré une méchante affaire, restait auprès de son père, qui, lui aussi, était livré à toutes les angoisses de la peur.

L'absence du fermier dura trois jours.

Quand il revint, Nicolas était sur pied et avait commencé son service de gardeur de vaches.

Les fils de Féru le houspillaient bien un peu, car ils étaient bien faux et taquins ; mais, au demeurant, l'enfant ne les craignait guère.

Deux semaines s'écoulèrent ; la neige avait disparu ; on avait repris les travaux des champs.

Le petit Nicolas n'avait plus entendu parler de son père et de ses frères. Seule, la Mariette, sa sœur, était venue l'embrasser à la ferme avant de retourner dans le Val.

L'enfant ne lui avait rien dit.

Mais, un soir, comme il s'était attardé avec ses vaches de l'autre côté de la Saule, une petite rivière qui coule à Salbris, tandis qu'il était assis au pied d'un arbre, il vit au loin remuer les ajones, puis un éclair suivi d'un brouillard blanc, puis une

détonation, et une balle vint s'enfoncer dans le tronc de l'arbre, à trois pouces au-dessus de sa tête.

En même temps un homme sortit des ajones et se sauva à toutes jambes.

Il était presque nuit, mais Nicolas avait l'œil perçant et nocturne, qu'on nous passa le mot des braconniers.

Dans l'homme qui fuyait, il reconnut Martinet.

Martinet qui avait voulu se venger.

L'enfant revint tout tremblant à la ferme et il conta cette aventure en grand mystère à maître Jean Féru.

Le fermier lui dit :

— Mon garçon, tu ne peux pas rester ici. Ton père et tes frères t'en veulent à la mort et ils finiront par te tuer ; il faut que tu quittes le pays.

Nicolas essuya une larme, il aimait déjà Jean Féru comme un père.

— Mais, reprit ce dernier, je ne t'abandonnerai pas, sois tranquille.

Le lendemain, en effet, le fermier éveilla l'enfant avant le jour et lui dit :

— Viens avec moi.

Il le conduisit à Salbris et frappa à la porte de la gendarmerie.

Ce fut le gendarme Michel Lograin qui vint ouvrir.

Le brave soldat était remis de sa blessure, et il avait tenu sa parole.

— Mon garçon, dit-il à Nicolas, mes camarades et moi nous avons fait une petite collecte pour toi. Voici quarante francs, maître Féru t'en donne soixante. Avec cent francs, on peut aller chercher fortune plus loin. Le brigadier qui va à la correspondance t'accompagnera jusqu'à Romorantin, et mes camarades de l'autre brigade te conduiront jusqu'à Vierzon. Va, mon enfant. Tu trouveras dans l'Alier ou le Berry une ferme où on pourra t'employer. Conduis-toi bien. Dieu n'abandonne pas ceux qui sont honnêtes et ont foi en lui.

XII

UN MAUVAIS NUMÉRO

Quelques années se sont écoulées et nous touchons au mois de janvier 1829.

Il est huit heures du matin, le soleil resplendit dans un ciel sans nuages, et il fait un de ces petits froids piquants et secs qui sont la joie de la campagne en hiver.

Un jeune homme de vingt ans chemine gaillardement un bâton sur l'épaule, et, au bout de ce bâton, un petit paquet de hardes. Sa mise est celle d'un paysan, mais il a bon air, et sa chemise bien blanche, sa blouse neuve, ses bons souliers ferrés attestent cette aisance modeste qui donnent la conduite et le travail. Il était plutôt grand que petit, robuste en sa taille, assez joli garçon, avec un air de belle santé, et on eût difficilement reconnu en lui le pauvre être malingre et chétif que ses frères rudoyaient et que son père n'aimait pas. En un mot, notre voyageur n'était autre que notre ami Nicolas, qui venait au pays après six années d'exil.

Il suivait la grande route de Vierzon à Orléans, et quand arrivé sur une petite éminence, il vit pindre devant lui le clocher de Salbris, il s'arrêta tout ému, son cœur battit plus vite, et une larme roula sur ses joues.